



THÉÂTRE DU NORD

CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL LILLE TOURCOING HAUTS-DE-FRANCE - ÉCOLE - DIRECTION DAVID BOBÉE



PISTES...

texte et mise en scène Penda Diouf

DOSSIER DE PRESSE

PISTES...

texte et mise en scène
Penda Diouf

DURÉE ESTIMÉE
DU SPECTACLE 1H55

À PARTIR DE 15 ANS

CRÉATION

**DU 22 AU 25 JANVIER 2025
AU THÉÂTRE DU NORD, LILLE**

TOURNÉE I SAISON 2024 - 2025

06 ET 07 MARS 2025

Scène nationale de l'Essonne, Evry (91)

11 AU 15 MARS 2025

Théâtre Dijon Bourgogne CDN (21)

19 AU 29 MARS 2025

Théâtre 13, Paris (75)

03 AVRIL 2025

Le Méta CDN Poitiers Nouvelle Aquitaine
et Théâtre Auditorium de Poitiers - Scène
nationale (86)

CONTACTS

Agence Myra

Yannick Dufour et Lucie Martin

01 40 33 79 13

yannick@myra.fr

lucie@myra.fr

Théâtre du Nord

Nora Tailleux

06 32 34 75 11

noratailleux@theatredunord.fr

Partenaires médias

arte Télérama'



avec

Nan Yadji Ka-Gara

Scénographie **David Bobée** et **Léa Jézéquel**
Chorégraphie **Robyn Orlin**

Création sonore **Lundja Medjoub**

Création lumière **Claire Gondrexon**

Création vidéo **Wojtek Doroszk**

Costumes **Heidi Folliet**

Regard extérieur **Adama Diop**

Assistanat à la mise en scène **Iris Laurent**

Décor **Les ateliers du Théâtre du Nord**

Production

Théâtre du Nord, CDN Lille Tourcoing Hauts-de-France

Coproduction

TAP - Scène nationale de Grand Poitiers ;

**Le Méta, Centre Dramatique National de Poitiers Nouvelle
Aquitaine ; Scène nationale de l'Essonne**

**Avec le soutien du Dispositif d'Insertion de l'École du Nord,
financé par le Ministère de la Culture et la Région Hauts-de-
France**



Le texte est lauréat du Prix des comités de lecture de
La Chartreuse de Villeneuve-Lez-Avignon ;

Meilleure fiction radiophonique d'Allemagne en 2022 ;

Meilleure fiction radiophonique du grand prix Marulić (Croatie) 2024 ;

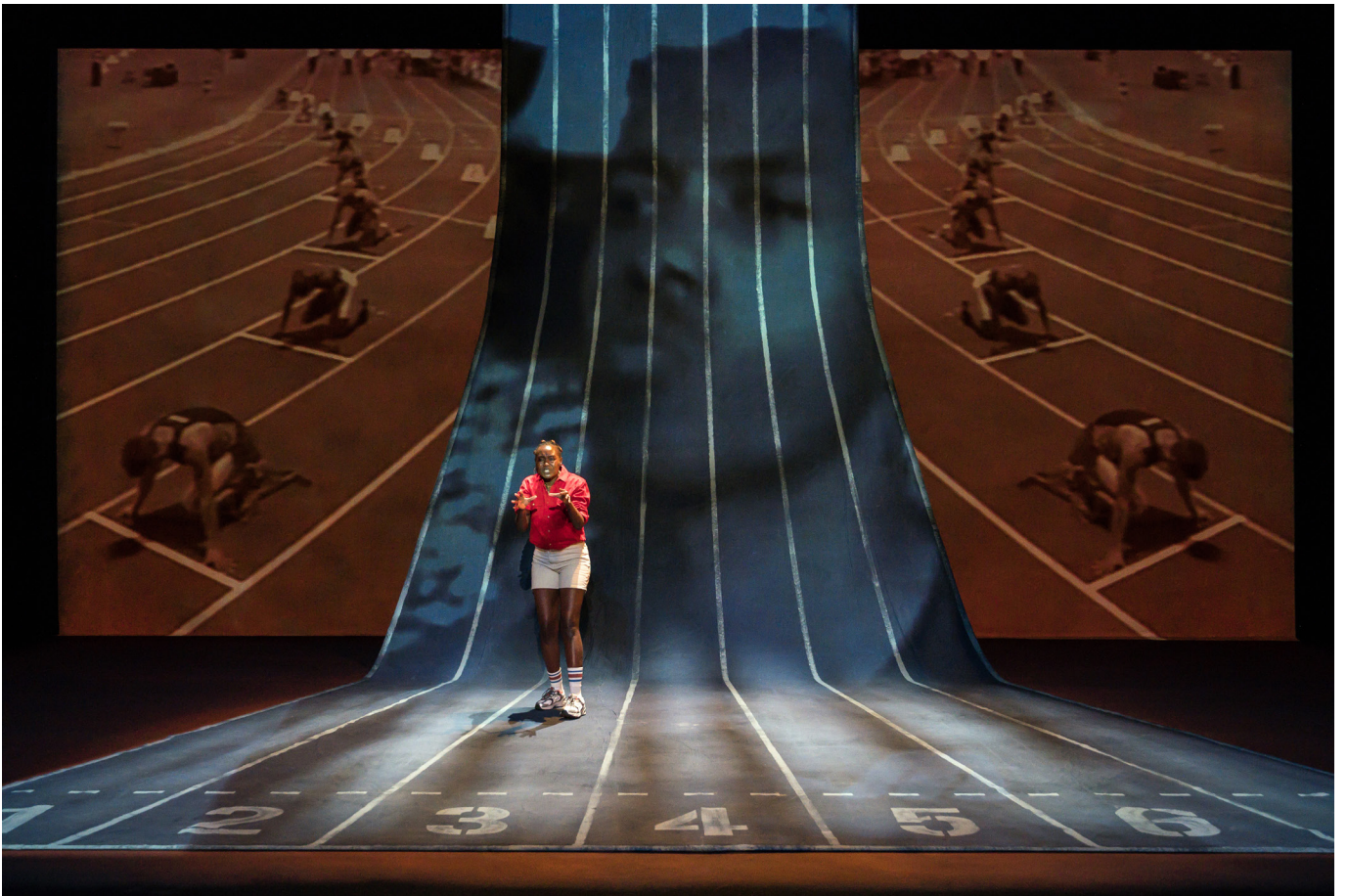
Finaliste du prix Adel Hakim au Théâtre des Quartiers d'Ivry ;

Finaliste du prix Bernard-Marie Koltès au Théâtre National de
Strasbourg.

Penda Diouf a reçu le Prix SACD Nouveau Talent Théâtre 2023

Le texte est publié aux Éditions Quartett

PRODUCTION



Pistes... © Frédéric Lovino

PRÉSENTATION DU SPECTACLE

Au cœur de cette terre magnifique, des dunes de sable rouge, Penda Diouf découvre au cours d'un road-trip en Namibie une histoire sombre et méconnue, celle du premier génocide du XX^e siècle, perpétré par les colonisateurs allemands à l'encontre des Hereros et des Namas. Penda Diouf exhume alors l'histoire de ces peuples martyrs, massacrés méthodiquement. Au fil de cette épopée intime et historique, portée par une poésie viscérale, elle affronte ses démons et ses rêves et panse ses cicatrices.

« Pistes est un tracé géographique qui part des plaines d'une enfance en France pour aboutir à la traversée d'un désert africain. Une topographie de la violence du monde dont les strates profondes parcourent la terre entière. C'est tout un atlas, légendé, avec précision, par une enfant noire, brillante et solitaire, qui fait apparaître des chemins peu connus, sinon irréprésentables. »

Myriam Saduis - Préface du texte aux éditions Quartett 2021



Pistes... © Frédéric Iovino

GENÈSE DU TEXTE

J'ai écrit *Pistes...* à la suite d'une commande de la SACD. J'avais deux consignes pour écrire cette pièce. Parler du courage et lire ensuite ce texte sur scène. N'étant pas habituée à l'exercice de lecture publique à l'époque, j'ai décidé de parler à la première personne et d'écrire une autofiction. J'ai pensé à cette phrase que j'ai entendue régulièrement lors de mon voyage en Namibie :

« You are a brave woman »

C'est cette phrase qui a entre autres guidé le texte et l'écriture en trois parties. La première est liée à mon enfance et à la difficulté de grandir dans un contexte où on est minoritaire. La deuxième partie raconte le voyage lui-même, avec toutes les questions que cela soulève d'être une femme noire qui voyage seule. Et enfin la dernière partie évoque la question du génocide en Namibie entre 1875 et 1915. Au-delà de la phrase citée plus haut, il y a deux fils que je tire dans le texte et qui façonnent le récit narratif : l'athlète namibien Frankie Fredericks, personne timide et discrète à laquelle je me suis identifiée. Et le corps noir et la manière dont il peut être maltraité. En faisant place, bien sûr, à l'histoire tragique du génocide. Car les détours sur mes anecdotes d'enfance, aussi traumatisantes soient-elles, n'ont d'unique but que de raconter ce génocide.

Un ami m'a récemment fait remarquer mes différentes visites commémoratives sur des sites de génocide. En Namibie, le désert de sable rouge reste la seule tombe, la seule plaque commémorative des corps des Herero et des Namas tombés sous le joug allemand. Le terme génocide n'a été utilisé par le gouvernement allemand qu'en 2021. Il n'en reste plus de trace en

Namibie, il n'y a quasi plus rien. Juste le désert et une plaque commémorative à Shark Island.

C'est aussi une histoire qui parle de la France et de la colonisation française en Afrique de l'Ouest et au Maghreb.

« Les populations Hereros et Namas sont soumises en 1907 aux mêmes mesures administratives mises en place par la France en Algérie. Le patrimoine est confisqué. Les structures tribales tendent à disparaître, les chefs n'ayant plus aucun pouvoir. Chaque namibien à partir de 8 ans est obligé de porter un passeport sur lui et de le présenter sur demande de la police ou de tout Blanc qui l'exigerait. »

Pistes...

C'est aussi ce qui s'est passé en Europe pendant la Seconde Guerre mondiale.

Ce texte était une manière de montrer cette généalogie moribonde et le rhizome d'histoires individuelles et collectives qu'elle porte. C'est donc pour moi plus que de donner à entendre la parole d'une femme noire dans un monologue, une autre façon de parler de l'universalisme.

Penda Diouf

TOUT LE TEXTE ET LE SPECTACLE SONT TRAVERSÉS PAR L'IDÉE DU CORPS NOIR : LE CORPS QUI PEUT ÊTRE REJETÉ, EXCLU, HUMILIÉ

ENTRETIEN AVEC PENDA DIOUF

Penda, tu viens de commencer ton mandat d'artiste associée au Théâtre du Nord pour trois ans, mandat qui commence avec une création : *Pistes...*, ta première mise en scène. Après un parcours en tant qu'autrice, pourquoi avoir eu envie de mettre en scène tes propres textes ?

Je pense que j'avais surtout envie de mettre en scène *Pistes...* parce que c'est une histoire jusqu'à un certain point autobiographique. Le texte parle de mon adolescence, des questions de discrimination, de rejet, d'exclusion. Mon adolescence a aussi été marquée par le sport et l'athlète namibien Frankie Fredericks, qui m'a inspirée. Ce texte a déjà été monté en France et en Allemagne et j'ai eu envie de creuser ce geste-là, de donner ma propre vision du texte. J'en ai parlé à David Bobée et ça s'est mis en place de façon très simple.

Qu'est ce qui t'a donné envie de partir en Namibie ?

En 1996, je regarde les Jeux d'Atlanta, et je vois Frankie Fredericks brandir le drapeau namibien lorsqu'il termine sa course. Je ne connaissais pas du tout la Namibie, ni son drapeau avant ça. Cet athlète va me donner envie de m'intéresser davantage au pays et de faire des recherches.

Ce qui m'intéressait aussi, c'était de parler de la grande histoire et du génocide qui a eu lieu en Namibie entre 1875 et 1915 pendant la colonisation allemande. Tout le texte et le spectacle sont traversés par l'idée du corps noir : le corps qui peut être rejeté, exclu, humilié, le corps aussi, malheureusement, génocidé et le corps athlétique. Le corps qui est en mouvement, tout ça vient de Frankie.

Et est-ce que ce voyage a été aussi un moyen de découvrir autrement l'histoire du génocide ?

En allant là-bas, je me suis rendu compte que le génocide était présent sans l'être. J'ai eu l'occasion d'aller à Auschwitz où tout est très présent : les baraquements, les salles, tout est à l'identique. En Namibie, il n'y a rien. C'est ce vide qui serre les tripes. Il n'y a rien pour commémorer. Ce génocide n'a été reconnu par le gouvernement allemand qu'en 2021, cent ans après. L'éthique est une valeur qui doit m'accompagner, depuis l'écriture à la mise en scène. Rendre la complexité de ce drame resté dans les limbes du mystère pendant quasiment un siècle. C'est aussi montrer une autre image des victimes. Elles se sont battues. Et c'est avec l'idée de résistance que je souhaite aborder ce texte.

Quels choix scénographiques ont été faits ?

La scénographie a été réalisée par Léa Jézéquel et David Bobée. Il s'agissait de retraduire l'idée de l'athlétisme avec une piste géante qui s'élève dans le ciel. Elle sert de support de jeu pour la comédienne mais évoque également l'idée de mur. La couleur ocre du sol et de la toile est une proposition de David et Léa pour rappeler le désert de Namibie et sa texture ainsi que la piste d'athlétisme, ocre elle aussi.

Les vidéos projetées montrent le vide. Je parle beaucoup du vide dans le spectacle et y compris du vide de mémoire. On voit ici le vide d'habitants à travers les paysages incroyables, essentiellement du désert. Pour le son je souhaitais faire entendre les dunes mugissantes du désert du Namib, créant une sensation d'étrangeté ou d'inconfort.

Dans le spectacle tu parles beaucoup de ton enfance et des discriminations que tu as vécues...

Je pense que ce texte, au-delà des questions de discriminations raciales, s'adresse à tou·tes car il part du point de vue d'un enfant. Le public peut lui aussi plonger dans son enfance. Le texte parle également du sentiment d'appartenance ou non à un groupe, du sentiment d'exclusion et il me semble que l'empathie pour le personnage vient de là : d'assister impuissant.e à son exclusion, soit parce qu'on a vécu le même type de sentiment, soit peut-être aussi parce qu'on y a participé sans en avoir été conscient.e.

Par ailleurs, la parole du personnage est relativement intime et c'est le public qui est pris à témoin de ses questionnements, de ce dialogue intérieur et des souvenirs qui surgissent pour la première fois.

Propos recueillis par Ronan Ynard,
secrétaire général du Théâtre du nord, en novembre 2024

EXTRAITS

Structure du texte

Le texte est un monologue, découpé en chapitres, comme un puzzle dont on rassemble peu à peu les pièces pour retrouver l'unité du projet : l'histoire des peuples Héréros et Namas en Namibie.

Écrire comme coudre. Chaque chapitre est séparé par une voix annonçant une action liée au geste de la couture. La métaphore permet d'assembler le puzzle pour former une pièce unique : coudre est à la fois quelque chose de très concret, une action méticuleuse, qui revient chaque jour, mais aussi un geste de soin, pour nommer ce qui ne l'a pas été, le faire entendre et soigner certains traumas.

Extraits

« Te souviens-tu des dunes ?

Te souviens-tu des dunes de Namibie ?

Te souviens-tu des dunes de Namibie et du roulis du sable sur leur flanc ?

De la mélodie de leur flanc ?

De l'aine des dunes de Namibie d'où s'écoulent des grains de sable, égrainés un à un, roulant sur eux-mêmes. Précipités dans la chute de reins vertigineuse de la dune, ils brûlent d'impatience de rouler sur le sol, loin de leur point d'origine. Un endroit d'où ils ne verraient plus. D'où ils ne verraient rien. Car leurs yeux ont tout vu et leur rétine a brûlé. Ils chantent leur plainte dans un ruissellement tantôt féérique tantôt maléfique. Dune mugissante.

C'est la plainte du grain de sable rôti au soleil, dans le désert du Namib, qui roule, qui tombe, qui chute. Ce sont les pleurs sans larmes des grains de sable, témoins des morts millénaires. Témoins des corps décharnés, de la soif, de l'oubli des autres continents. Ce sont pour les corps pris au piège allemand que les grains de sable, égrainés par le vent, hurlent leur douleur. C'est le blues de Big Mama, dont les côtes pleurent ces enfants morts.

Le désert du Namib, malgré la signification de son nom, bouclier, n'a pas suffisamment protégé. Pour la première fois, ordre est donné de n'épargner personne. Hommes, femmes et enfants. »

(...)

« Lausanne, Oslo, Atlanta, Tokyo, Zürich, Stuttgart, Athènes... Je ne sais pas toujours bien situer ces villes dans le monde, mais je suis chaque été, avec passion, les grands meetings, les championnats du monde ou les jeux Olympiques d'athlétisme.

Quel que soit l'horaire, impossible de ne pas suivre le 100 et 200 m. Parce que ce sont les disciplines reines, dominées par des afro américains sûrs d'eux, musclés, gainés, moulés dans leur justaucorps saillant. Il en faut peu pour la gamine de 15 ans.

Et puis il y a Frankie. Frankie Fredericks. Je ne me rappelle plus bien lorsque je l'ai vu dérouler ses foulées pour la première fois, passer le virage du 200, tenir tête aux américains, arriver 2ème. Être sur le podium. Je ne me rappelle plus bien l'émotion de voir ce drapeau africain inconnu, bleu, vert et rouge avec ce soleil incandescent comme celui brûlant au-dessus du désert du Namib, escorté par les drapeaux américains, comme mis sous tutelle par les pays du Nord. Le drapeau vole au vent, fierté d'une nation dont je n'ai jamais auparavant entendu le nom : la Namibie.

Est-ce à ce moment que mon voyage a commencé ? Lorsque Frankie, sur la ligne de départ, réagissant à l'appel de son nom, lève la main et salue la foule d'un air humble, digne, sans cette assurance toute américaine de celui qui sait qu'il va pouvoir ralentir avant la ligne d'arrivée tellement il domine la discipline. Il ne fait pas le show, non. Il est là pour se battre. Il est là pour allonger ses jambes, happer la piste, grignoter petit à petit l'espace qui le distance de l'Américain Carl Lewis, du Barbadien Ato Boldon ou du Canadien Donovan Bailey. C'est gagner centimètre après centimètre son droit à monter sur le podium, même en deuxième position. C'est courir, le plus vite possible. Manger l'asphalte, gérer son souffle, entendre son cœur battre, être porté par la foule. C'est rassembler son énergie, du plus lointain de son être, comme si tu ne vivais que pour ce moment. Est-ce l'air chaud de Windhoek, la poussière du township où tu es né qui t'ont poussé jusqu'à la ligne finale ? Est-ce là que mon voyage a commencé ? »



LE TRAVAIL CHORÉGRAPHIQUE AVEC ROBYN ORLIN

J'ai proposé à Robyn Orlin de travailler à des passages chorégraphiques, car ce texte évoque la question du corps : le corps contraint, le corps athlète, le corps génocidé. Ce texte fait récit d'un road trip, d'un champion d'athlétisme et de peuples qui ont dû se mettre en mouvement pour lutter.

Il me semblait important qu'un langage plus chorégraphique puisse dialoguer avec le texte, permettant également des temps de respiration, un relai avec une forme de narration. Et Robyn Orlin étant sud-africaine, la Namibie ayant été colonisée pendant quasiment un siècle par ce pays (jusqu'à la sortie de prison de Nelson Mandela en 1990), j'ai pensé aux musiques, aux rythmes et aux gestes communs entre les deux pays.

J'ai demandé à Robyn Orlin de travailler à la fois sur la question de la fuite (fuite dans le désert, dans la nature, en écho peut-être au marronnage¹) et à la question de la résistance ou du combat. Car on oublie trop souvent que les pays colonisés ont résisté à l'envahisseur.

Penda Diouf

¹ le marronnage, de l'espagnol *cimarrón* qui signifie *fuir, s'échapper* désigne à partir du XV^{ème} siècle les esclaves fugitifs des plantations, mode de résistance des esclaves noirs et amérindiens pour échapper à toutes les brutalités

À PROPOS DE L'ÉCRITURE DE PENDA DIOUF

« J'écris essentiellement des personnages féminins "racisés". Je pense n'écrire bien que les choses que je connais et maîtrise. Pour moi, l'art et l'écriture ne peuvent être déconnectés d'un environnement social, culturel, politique. De ce fait, les pièces sont souvent traversées par les questions de féminisme, de patriarcat, d'identité, d'oppression.

En général, dans mes écrits, ce sont des femmes fortes qui vont chercher des ressources pour lutter contre un environnement pouvant être oppressant, anxiogène [...]. [Les femmes] sont souvent cantonnées à des rôles moins importants, moins forts. C'est pour cela que je m'emploie à n'écrire que des rôles de femmes [...].

Cela ne veut pas dire que chaque communauté doit parler de sa communauté propre. L'espace et les opportunités doivent être donnés à chacun pour raconter sa propre histoire et ses propres récits, pour être au plus juste . »

Penda Diouf

PENDA DIOUF

BIOGRAPHIE



© Penda Diouf

Penda Diouf est autrice pour le spectacle vivant.

La grande Ourse est édité chez Quartett et dans un recueil de pièces dédié aux autrices afropéennes en Allemagne chez Néofelis. Elle est lauréate du prix Collidram pour la saison 2020-2021, lauréate du Prix du Jury du théâtre de la Tête noire à Saran, et finaliste pour le prix Sony Labou Tansi pour la saison 2021-2022.

Sutures est une commande d'écriture de la compagnie Lumières d'août. Ce texte est lu dans le cadre d'un projet de lecture performative, *Soeurs*, initié par Marine Bachelot Nguyen avec Karima El Kharraze. La pièce est éditée chez Quartett.

Sa pièce *J'mêle*, commande d'écriture du théâtre du Peuple à Bussang est éditée dans la revue du TNS Parages, de même que le texte *Coeur sec*.

Elle écrit *La Brèche*, commande du Théâtre National de Strasbourg paru dans l'ouvrage collectif « Ce qui nous arrive » aux éditions Espaces 34 et *A corps retrouvé* (création chorégraphique pour Emmanuelle Rigaud) dans le cadre d'une résidence d'un an à la Maison des femmes de Saint-Denis. Sa pièce *L'arbre* paraît dans l'ouvrage collectif « Liberté Egalité...2 » aux éditions théâtrales.

Penda Diouf participe au programme « Opéra de ci de là », mis en place par le festival d'arts lyriques d'Aix en Provence et écrit dans ce cadre deux courts livrets d'opéra joués hors les murs en juin 2021 et 2022. Elle écrit également des chansons pour l'album Mbengue de Fidel Fournayron, victoire du jazz en 2019. En résidence à la MC93 d'août à décembre 2020, Penda Diouf réalise un documentaire pour France Culture sur le confinement « Voies sensibles : l'art de marcher en Seine Saint Denis ». Ses pièces *Pistes...* et *Sutures* sont diffusées sur la même radio en mars 2022. Elle écrit *Si vous vous taisez les pierres crieront* avec Kevin Rittberger. Le texte est lu au Deutsches Theater à Berlin en 2021.

Noire comme l'or, pièce écrite dans le cadre de la résidence portée par la Scène nationale Culture Commune et le service culturel de l'université d'Artois, est finaliste du comité de lecture du TQI2A et du Théâtre de la Tête Noire.

Penda Diouf écrit *Gorgée d'eau* dans le cadre du projet « Lycéens citoyens, sur le chemin du théâtre », porté par le TNS, la Colline, le Grand T et la Comédie de Reims. Le texte mis en scène par Maëlle Dequiedt est en tournée à la Comédie de Valence et à Culture Commune sur la saison 2022-23.

Elle est lauréate en 2022 de l'appel à projets Mondes nouveaux et crée la performance *La nuit des reines* à la basilique de Saint-Denis.

Pour l'international, Penda Diouf bénéficie de nombreuses résidences : à l'Institut Français de Tunis en juin 21 pour écrire son texte *Attaya ou la téranga des pères*. Elle est invitée deux semaines au Royal Court à Londres en novembre 2022 pour travailler sur son texte *La grande Ourse*. Elle est invitée dans les universités de Princeton et Bloomington et auprès du CEAD à Montréal lors du festival « La salle des machines ».

Ses pièces sont traduites en anglais, allemand, tchèque, arménien, finnois.

Récemment, Penda Diouf a écrit pour les metteuses en scène Silvia Costa, Malou Vigier et Lucie Berelowitsch et le metteur en scène François Ebouélé. *Sorcières* de Penda Diouf et Lucie Berelowitsch a été créé en octobre au CDN de Vire.

Penda Diouf anime régulièrement des ateliers d'écriture.

Elle est aussi co-fondatrice, avec Anthony Thibault, du label Jeunes textes en liberté, associé à différentes structures théâtrales (MC93, TAP, Les Zébrures de Limoges...) Elle est associée aux CDN de Valence, de Poitiers, de Vire, de Lille (à partir de 2025) et aux scènes nationales d'Evry et de Poitiers.

Penda Diouf est sélectionnée pour une résidence à la Villa Albertine en 2024 et élue « Nouveau talent théâtre 2023 » par la SACD.

Lors de la saison 2024 - 2025, deux de ses textes sont mis en scène : *La grande Ourse*, par Anthony Thibault, création aux Francophonies 2024 puis en tournée et *Soeurs*, par Silvia Costa, création en janvier à la Comédie de Valence puis en tournée. En 2025, elle met en scène un de ses textes pour la première fois : *Pistes...* créé au Théâtre du Nord en janvier, puis en tournée.

NAN YADJI KA-GARA

BIOGRAPHIE



© Stéphane Gorge

Parallèlement à des études de Psychologie à l'université de Poitiers, Nan Yadji Ka-Gara a suivi une formation théâtrale au conservatoire de théâtre de Poitiers avant d'intégrer la formation de l'École supérieure de théâtre de Bordeaux en Aquitaine, ESTBA.

Elle s'est également formée en danse auprès de la troupe de danses africaines traditionnelles et de percussions « Djembé Sacré » dirigée par Valérie Chauvet et Omar Diop; ainsi qu'en pratiquant la danse contemporaine au sein du groupe de recherche chorégraphique universitaire de Poitiers, dirigé par Isabelle Lamothe.

Elle poursuivra son apprentissage en participant à des masterclasses de danse en France et à l'étranger.

Attirée par les mots, les discours engagés, le mouvement et la profondeur que peut offrir un dialogue entre le texte, le corps et la voix.

Nan Yadji travaille à la fois dans des productions théâtrales et chorégraphiques engageant le corps vocal.

Elle travaille en tant que comédienne avec plusieurs metteur-euses en scène tels que Thierry Bedard, Émilie Rousset, Silvano Voltolina, Aristide Tarnagda, Thomas Visonneau, et Clara Chabaliar.

Elle est danseuse/performeuse et collabore avec les chorégraphes Vincent Dupont, Nina Santes, Lénio Kaklea et Marion Alzieu.

Nan Yadji a été assistante à la mise en scène pour la pièce *Claustria* de Régis Jauffret, mise en scène par Julie Teuf, présentée au Théâtre National de Bordeaux dans le cadre du Festival Novart 2013.

Elle a posé sa voix sur la fiction radiophonique de la pièce *Pistes...* de Penda Diouf réalisé par Sophie-Aude Picon pour Radio France.

Sensible aux ateliers et aux opportunités d'échanges et de rencontres que cela permet, elle a mené des ateliers de danse, de théâtre et/ou d'exploration vocale à L'EPCC de Guyane, avec L'IDDAC et le Théâtre National de Bordeaux en Aquitaine (TNBA), le Centre chorégraphique national d'Orléans (CCNO), et le Théâtre Auditorium de Poitiers (TAP).

En dehors de la scène, elle est photographe pour le projet « Découvrir son identité et faire découvrir à l'autre », exposition créée en collaboration avec l'artiste Yaya Sarria et présentée au Tchad, au Cameroun et en France.

ROBYN ORLIN

BIOGRAPHIE



© Malwenn Rebours

Née en 1955 à Johannesburg, Robyn Orlin entreprend dès l'enfance de développer sa pratique et sa culture chorégraphiques, dans un environnement hostile à toute discrimination, y compris sur le plan esthétique : des danses zouloues à Merce Cunningham, du hip-hop au ballet classique... quelles qu'elles soient et d'où qu'elles viennent, toutes les danses ont sa faveur. Et l'éclectisme esthétique dont elle fait preuve, cet « universalisme » – chorégraphique et musical, cinématographique, plastique, littéraire... – est devenu l'un des traits saillants de son écriture.

Formée à la London School of Contemporary Dance (1975-1980), puis à l'école de l'Art Institute of Chicago (1990-1995), Robyn Orlin commence sa carrière de danseuse, chorégraphe et pédagogue en Afrique du Sud, où elle est vite repérée, tant pour la singularité de son écriture, le chaos qui règne dans ses créations, que pour son engagement actif contre l'Apartheid.

Au tournant des années 2000, sa pièce (multiprimée) *Daddy, I have seen this piece six times before and I still don't know why they're hurting each other*, qui tourne en dérision les difficultés et travers de la jeune Nation arc-en-ciel, mais aussi le ballet classique comme vecteur de discrimination, va lui permettre de tourner en Europe et lui assurer une reconnaissance internationale.

La France va dès lors devenir pour elle un territoire de création : elle y réalise son premier film, *Beautés cachées, sales histoires* (Ina/Arte, 2004), son premier opéra, *L'Allegro, il penseroso ed il moderato* de Haendel (Opéra Garnier, Paris, 2007), de nombreux solos pour des performeurs d'horizons divers, et sa première mise en scène de théâtre, *Les Bonnes*, d'après Genet (Théâtre de la Bastille, Paris, 2019). Parallèlement, elle continue à travailler en Afrique du Sud, où elle crée notamment *Still Life with homeless...* pour la compagnie Via Katlehong (2007), *Walking next to our shoes...* avec les chanteurs danseurs du Phuphuma Love Minus (2009), *Beauty remained for just a moment...* (2012) et *we wear our wheels with pride...* (2021) avec la compagnie Moving into Dance.

L'univers de cette artiste prolifique est marqué par le brassage des formes, des expressions et des genres, par la joyeuse confusion qu'elle fait régner sur la scène comme dans le public de ses spectacles, par son caractère critique et politique, et par sa forte composante plastique. Il est également reconnaissable par la présence de quelques motifs qui reviennent de manière obsessionnelle : les tutus, par exemple, les oranges, ou encore, plus mystérieusement peut-être, les canards – seuls ou en groupe et fabriqués dans des matériaux de toute sorte, des canards en tout genre, de toute taille et de toutes les couleurs.

Myriam Blœdé